

je suppose à la sculpture, peut-elle se concilier avec l'expression des passions? Il me semble que tous les grands mouvements rendent la sculpture ridicule. (Voir avec quelle retenue les anciens ont exprimé la douleur de Niobé.) C'est un autre art, celui de madame Pasta, qui se charge de nous présenter les mouvements d'une mère qui est sur le point de tuer ses enfants pour se venger de leur père (Médée).

Le nu obtenait un culte chez les Grecs, parmi nous il repousse. Le vulgaire en France n'accorde le nom de beau qu'à ce qui est *féminin*. Chez les Grecs, jamais de galanterie envers les femmes qui n'étaient que des servantes, mais à chaque instant un sentiment réprouvé par les modernes. Les soldats de la légion thébaine mouraient pour leur ami, mais cette amitié admettait-elle la mélancolie tendre? Virgile n'a-t-il pas prêté sa propre sensibilité à la peinture des tourments d'Alexis? L'amour, dans l'antiquité, a produit bien des actions héroïques, mais, ce me semble, peu de suicides par mélancolie. L'homme disposé à tuer son ennemi ne se tue pas, ce serait *se rendre inférieur*. Oubliez le *Voyage d'Anacharsis*, l'un des ridicules de notre littérature; lisez l'*Histoire des premiers temps de la Grèce*, par M. Clavier. Voilà une excellente base pour des idées justes. C'est dans les romans de Cooper que vous trouverez les habitudes sociales des Grecs des temps héroïques. (Voyez l'*Arrivée d'Hercule chez Admète*.) Si l'amour d'Héloïse pour Abailard a créé des sentiments plus délicats que tout ce que l'antiquité nous présente, la peinture, telle que l'ont faite Raphaël et le Dominiquin, doit surpasser les tableaux si vantés des Apelles et des Zeuxis.

Les madones de Raphaël et du Corrège attachent profondément, par des nuances de passions assez modérées et souvent mélancoliques. Les choses charmantes découvertes à Pompeï ne sont au contraire que de cette peinture toute de vo-

lupté qui convient à un climat brûlant comme un sonnet de Baffo; il n'y a rien pour l'âme aimante. Cela est l'opposé d'une civilisation où l'on s'imagine plaire à Dieu en se causant de la douleur (principe ascétique de Bentham). Lisez l'admirable *Théodorie des sacrifices*, par M. de Maistre, et passez de là au tombeau napolitain qui présente le sacrifice à Priape. En 1829 nous ne croyons pas à M. de Maistre, et le tombeau napolitain nous choque. Que sommes-nous? Où allons-nous? — Qui le sait? Dans le doute, il n'y a de réel que le plaisir tendre et sublime que donnent la musique de Mozart et les tableaux du Corrège.

20 juin. — Le bon ton moderne, disais-je un jour à Canova, qui ne me comprenait guère, défend les gestes. Un juge prononce à M. de Lav\*\*\* son arrêt de mort. M. de Lav\*\*\* est un homme comme il faut, précisément parce que son voisin, s'il est complètement sourd, ne peut pas s'apercevoir en le regardant s'il vient d'être acquitté ou condamné à mort. Cette absence de gestes à laquelle toutes les nations arriveront *tôt ou tard* ne doit-elle pas anéantir la sculpture? L'Angleterre et l'Allemagne ne nous sont peut-être un peu supérieures en sculpture que parce qu'elles sont moins civilisées que nous<sup>1</sup>. Dans les arts auxquels il faut des gestes, les artistes français en sont réduits à imiter des gestes connus et admirés de tout Paris, les gestes du grand acteur Talma. Ce qu'on peut dire de mieux de leurs personnages, c'est qu'ils jouent la comédie

<sup>1</sup> Voyez, dans les Mémoires de la margrave de Bareuth, la façon de vivre des gens riches en Prusse vers 1740. Paris avait alors une société qui lisait les *Hasards du coin du feu*, de Crébillon fils, et la *Marianne*, de Marivaux. Kant et ses successeurs égarent l'Allemagne, la Bible et le méthodisme égarent l'Angleterre. Il faudra plus d'un siècle à ces gens-là pour être aussi civilisés que nous.



avec talent, mais rarement ont-ils l'air de sentir pour leur propre compte. Voyez, au musée du Louvre, *Atala portée au tombeau*, de feu Girodet; le visage de Chactas nous apprend-il quelque chose de nouveau sur la douleur d'un amant qui ensevelit le corps de sa maîtresse? Non; il est seulement bien conforme à ce que nous savons déjà. Ce tableau est-il à la hauteur de ce que la peinture avait inventé avant M. Girodet? Souvenez-vous de la tête d'Agar regardant avec un reste d'espoir Abraham qui la chasse (dans l'*Agar* du Guerchin, musée de Brera, à Milan).

Le tableau de M. Girodet est-il à la hauteur des idées que fait naître en nous l'abbé Prévost, à la fin de l'*Histoire de Manon Lescaut et du chevalier des Grieux*?

Non; les personnages du grand peintre moderne sont des acteurs qui jouent bien, et voilà tout.

On ferait une petite montagne des articles de journal écrits pour prôner ce tableau. L'auteur disparaît; le zèle des journaux disparaît avec lui, et son ouvrage ne trouve plus que de rares admirateurs parmi la génération qui arrive à la vie. En général, on adore pour toujours l'opéra ou le tableau qui étaient à la mode à l'époque où l'on a eu le bonheur d'aimer avec passion. Mais ce tableau agit comme *signe*, et non point par son propre mérite. Cela est encore plus vrai pour la musique qu'on a entendue avec l'être qu'on aimait.

Chez M. Tambroni, nous parlions quelquefois, devant Canova, de la nécessité pour les sculpteurs des nations civilisées d'imiter les gestes des acteurs célèbres, d'*imiter une imitation*. Nous avons beau chercher à être piquants, Canova ne nous écoutait guère; il faisait peu de cas des discussions philosophiques sur les arts; il aimait mieux sans doute jouir des images charmantes que son imagination lui présentait. Fils d'un simple ouvrier, l'heureuse ignorance de sa jeunesse l'a-

vait garanti de la contagion de toutes les poétiques, depuis Lessing et Winkelman, faisant de l'emphase sur l'*Apollon*, jusqu'à M. Shlegel, qui lui eût appris que la tragédie antique n'est autre chose que de la sculpture. Si ces théories sur les arts faisaient le charme des conversations de MM. degli Antonj, Melchior Gioja, della Bianca, B. et M., que chaque soir je rencontrais dans la maison Tambroni, c'est que nous n'étions pas de grands artistes; pour entrevoir des images agréables, nous avons besoin de parler.

Des théories discutées en si bonne compagnie excitaient nos imaginations à nous représenter vivement les divins ouvrages de sculpture ou de musique dont nous discutons le mérite. Voilà, ce me semble, le mécanisme par l'effet duquel les théories sont si agréables aux *dilettanti* et si importunes aux artistes. En France le philosophe raisonneur leur est de plus un objet d'épouvante; car il peut faire des *articles* dans ces journaux abhorrés, et pourtant sans cesse présents à la pensée, qui disposent de leur sort. Un article de Geoffroy rendit Talma fou: ce grand comédien alla égratigner le vieillard dans sa loge. « Que reste-t-il à un acteur, si ses contemporains sont injustes envers lui? » nous disait Talma encore tout bouillant de colère. Cette scène ridicule est à mes yeux une des plus grandes preuves du génie de Talma. Le public demande au grand acteur dont d'ici à dix ans il fera la réputation, des gestes un peu plus simples que ceux de Talma. J'en avertis les artistes qui l'imitent toujours.

Canova était trop bon et trop heureux pour nous haïr; je pense seulement que souvent il ne nous écoutait pas. Je me souviens qu'un soir, pour exciter son attention, Melchior Gioja lui dit: « Dans les arts qui s'éloignent des mathématiques, le commencement de toute philosophie, c'est le petit dialogue que voici: — Il y avait une fois une taupe et un ros-



signol; la taupe s'avança au bord de son trou; et, avisant le rossignol qui chantait, perché sur un acacia en fleur: « Il faut  
« que vous soyez bien fou, lui dit-elle, pour passer votre vie  
« dans une position aussi désagréable, posé sur une branche  
« qu'agite le vent, et les yeux éblouis par cette effroyable  
« lumière qui me fait mal à la tête. » L'oiseau interrompit son chant. Il eut bien de la peine à se figurer le degré d'absurdité de la taupe; ensuite il rit de bon cœur, et fit à sa noire amie quelque réponse impertinente. Lequel avait tort? Tous les deux.

« Que de fois n'ai-je pas entendu le dialogue d'un vieux procureur ou banquier enrichi, et d'un jeune poète qui écrit pour le bonheur d'écrire et sans songer à l'argent, dont à la vérité il manque souvent!

« Un homme préfère le *Déluge* de Girodet au *Saint Jérôme* du Corrège. Si cet homme répète une leçon qu'il vient d'apprendre dans quelque poétique, il faut lui sourire agréablement et penser à autre chose. Mais s'il est aimable et nous presse de bonne foi de lui donner une réponse, continuait Melchior Gioja, je lui dirai: « Monsieur, vous êtes le rossignol et « moi la taupe; je ne saurais vous comprendre. Je ne puis discourir sur les arts qu'avec des êtres qui sentent à peu près « comme moi. Mais si vous voulez parler du *carré de l'hypothénuse*, je suis votre homme, et d'ici à un quart d'heure « vous penserez comme moi; si vous voulez parler des avantages de l'*esprit d'association* ou du *jury*, et que vous ne « soyez ni prêtre ni privilégié, d'ici à six mois vous penserez « comme moi; que, si vous avez inventé pour votre usage une « science de la logique, et qu'ensuite vous vous soyez accoutumé à la mettre en pratique, au lieu de six mois il ne vous « faudra que six jours pour arriver à un *credo* commun. »

Canova se fit répéter trois fois la fable de la *Taupe* et du

*Rossignol*. Il nous dit en riant que dès le lendemain il ferait faire, par M. Deste, son élève, un bas-relief représentant les deux personnages de ce dialogue.

Le dessin étant une science exacte qu'un être sec apprend comme l'arithmétique, au moyen de quatre années de patience, la fable du *Rossignol* n'est point applicable au principal mérite de MM. David, Girodet, etc. Ces messieurs étaient de grands géomètres.

Il en est de même de la science musicale; en six mois de temps, grâce aux méthodes expéditives du dix-neuvième siècle, tout amateur peut acquérir ce qu'il faut pour être pédant et parler de *septième diminuée*; ensuite il aura moins de plaisir et sera deux fois plus ennuyeux.

Si l'on a affaire à quelque esprit *lent*, on peut lui raconter qu'il y avait une fois un chien barbet qui disait à un grand lévrier: « Quel plaisir trouvez-vous à vous essouffler à la poursuite d'un lièvre, au lieu de vous amuser comme moi à faire de jolis tours pour être caressé par votre maître? » Voilà deux animaux de la même espèce.

21 juin. — Singulière inscription que l'on trouve sur la porte de certaines maisons à Pompeï:

HIIC HABITAT FELICITAS.

Se figure-t-on une femme honnête habitant Pompeï, et lisant tous les jours cette inscription quand elle passe dans la rue? La pudeur, cette mère de l'amour, est un des fruits du christianisme. Les louanges exagérées de l'état de virginité furent une des folies des premiers pamphlétaires chrétiens; ils sentaient bien que ce qui fait la force d'un amour ou d'un culte, ce sont les sacrifices qu'il impose. Mais, par l'effet de leurs discours, une vierge chrétienne eut un genre de vie in-



dépendant et libre; elle put traiter de pair avec l'homme qui la sollicitait au mariage, et l'émancipation des femmes fut accomplie.

22 juin. — Ce matin nous avons divers projets, il s'agissait de visiter beaucoup de monuments. Nos compagnes de voyage avaient engagé à déjeuner monseigneur C<sup>\*\*\*</sup>, qui nous a menés voir une prise d'habit au couvent de <sup>\*\*\*</sup>, près du Cours; il y avait grande foule et fort bonne compagnie. On a promené dans l'église une pauvre jeune fille parée comme pour le bal; le cardinal-vicaire Zurla lui a coupé les cheveux. La jeune religieuse était belle comme la *Prudence* de Giacomo della Porta, à Saint-Pierre (tombeau de Paul III); elle était fort pâle et avait l'air ferme. Tout ce spectacle nous a touchés jusqu'aux larmes; nous nous sommes ensuis rapidement jusqu'aux Thermes de Caracalla.

Nous étions fort émus; ces ruines sans forme nous ont fait plaisir. Nos dames dinaient de bonne heure dans une maison romaine; pour moi, j'avais un volume de Gibbon; monté sur un de ces grands murs des Thermes de Caracalla, je me suis mis à lire la vie de Vespasien; j'y étais encore à sept heures. Je sens que je m'attache tous les jours davantage à cette vie de curieux, si simple et si aisée. Le soir, je vais dans une certaine maison où se rendent des Romains fort instruits. La conversation, qui roule toujours sur les inscriptions et les usages de l'antiquité, commence à m'intéresser beaucoup, malgré mon ignorance. J'ai déjà oublié les dix-huit manières dont les anciens sculpteurs arrangeaient les cheveux de Minerve. Cela devrait m'être familier comme la table de Pythagore à un calculateur.

Ce soir, enveloppé dans mon manteau, car nous avons la *tramontana*, vent fort incommode, j'ai parlé d'antiquités jus-

qu'à neuf heures; ensuite je suis allé écouter un acte de *Donna Caritea*, opéra de Mercadante. J'ai passé ainsi une soirée sans parler à une femme et sans ennui. M. N... veut bien me prêter un Suétone qui ne sera pas pollué, comme le mien, par le plat français de M. de la Harpe. Je compte demain aller lire une vie ou deux dans le fauteuil de bois qu'un Anglais a fait placer tout au haut des ruines du Colysée. Je remarquais aujourd'hui ce passage dans Caligula, § 3 : « *Germanicus oravit causas, etiam triumphalis.* »

Même après avoir obtenu le triomphe, Germanicus allait plaider des causes devant les tribunaux. Quelle réunion de talents dans un jeune prince héritier de l'empire! Quelle large porte ouverte à l'expression de l'opinion publique et à son influence sur lui!

23 juin. — A Rome, il faut, quand on le peut, vivre trois jours dans le monde sans cesse environné de gais compagnons, et trois jours dans une solitude complète. Les gens qui ont de l'âme deviendraient fous s'ils étaient toujours seuls. — Extrême impolitesse des savants Italiens dans les discussions qu'ils ont entre eux : ils s'appellent sot, infâme, et même botte (*stivale*). M. le chevalier d'Italinsky nous dit qu'avant la révolution les savants français avaient ce ton-là. Scène du petit abbé Dalin, qui monte sur la table de l'Académie des sciences et court jusqu'au bout pour aller donner un soufflet à M. de Réaumur. Une autre fois, trio de jurements de MM. de Bougainville, Sébastien Mercier et Ancillon.

24 juin 1828. — Ce matin, je revoyais les fresques du Dominiquin à Saint-André della Valle; il est des jours où il me semble que la peinture ne peut aller plus loin. Quelle expression de timidité tendre et vraiment chrétienne dans ces belles



têtes! Quels yeux! Plongé dans une admiration profonde, et parlant peu et à voix basse, j'admirais ces fresques avec l'aimable O. (jacobin qui a cinquante mille francs de rente) : un prêtre est venu tout à coup nous faire une réprimande sévère sur ce que nous parlions haut dans l'église. Rien de plus faux. Il n'y avait personne dans cette grande église, qui d'ailleurs sert de passage; et, si la diplomatie eût été indépendante du parti prêtre, nous eussions dit son fait à ce cuistre très-insolent; il a fallu filer doux. Le gouvernement de Rome serait ravi de traiter un étranger comme on traite à Paris M. Magallon, et les diplomates riraient de bien bon cœur de voir vexer des hommes sans croix ni titres, et qui ne font pas profession d'une excessive admiration pour ces avantages sociaux.

Du temps du cardinal Consalvi, nous ne serions sortis de Saint-André della Valle que pour aller chez le portier du cardinal écrire un récit fidèle de l'incartade du presteolet. Mais, sous ce grand ministre, il n'y avait ni pendaisons de carbonari ni insolences.

Cette scène, qui est tombée sur nous au moment où nos âmes étaient attendries par le sentiment profond des chefs-d'œuvre des arts, nous a fait une impression extrêmement désagréable. Nous n'avons point caché notre petite aventure. Voici les sentiments que nous avons trouvés chez nos amis. — Il faudra démonétiser tous ces petits tyrans quand les dix mille Français paraîtront sur le mont Cénis. Le malheur égare les esprits de ces pauvres Romains jusqu'au point de leur faire regarder comme possible, ou même probable, cette apparition de dix mille Français qui apporteraient à la malheureuse Italie une copie modifiée de la Charte de Louis XVIII. M. l'abbé D\*\*\* nous disait ce soir qu'en 1821 le gouvernement français entama une négociation avec les carbonari de Naples. Si ces messieurs eussent voulu faire quelques modifications à leur

constitution, on les aurait soutenus. Le fait est-il vrai? le ministère français était-il de bonne foi? Dans tous les cas, les Napolitains furent bien fous de ne pas modifier. Qu'importe la lettre d'une charte? C'est la manière de la mettre en pratique qui fait tout.

Nous avons continué ainsi jusqu'à deux heures du matin à faire les jacobins en prenant du punch excellent chez un grand seigneur. Il y a cinquante ans, nous eussions parlé peinture et musique; et vous demandez pourquoi les arts tombent! Ils tombent même ici. Rome a cet avantage immense d'avoir du loisir ou d'être trop petite ville pour que le *charlatanisme* y soit possible; mais même ici *va mancando l'anima*, comme disait Monti; *la passion s'éteint* tous les jours. On ne pense qu'à la politique. L'insolence qui nous est tombée dessus nous a donné de l'humeur pour deux jours; nous avons porté ce soir un sentiment hostile dans la société, et nous nous sommes donné le plaisir de tourner en ridicule deux ou trois prêtres puissants. Ils sont sortis furieux; nous feront-ils chasser?

25 juin 1823. — Ce matin, près de Saint-Jean-de-Latran, nous avons vu la Porta Maggiore, bâtie par l'empereur Claude et située en un lieu élevé; elle est pourtant enterrée jusqu'aux corniches, qu'on peut toucher de la main. Cette masse épaisse de douze ou quatorze pieds, qui est tombée sur presque tous les monuments de Rome, est de la terre et non pas des débris de briques ou de mortier. Souvent ce fait a été expliqué avec emphase; mais la moindre logique ne laisse pas vestige de ces belles explications. Une autre faiblesse des savants, c'est de vouloir retrouver dans la même place les ruines de tous les monuments qui l'ont successivement occupée.

Supposez que, dans mille ans, Paris soit en ruines, et voyez



s'avancer un petit savant intrigant : il prétend savoir cinq ou six langues, chose que je ne peux pas vérifier ; mais, de plus, il veut retrouver à la fois les ruines du couvent des Capucines, et celles de la caserne des pompiers et des autres bâtiments de la rue de la Paix qui ont remplacé le couvent des Capucines. Ces bâtiments, qui n'ont existé que *l'un après l'autre*, il les place hardiment *l'un à côté de l'autre* dans la carte qu'il fait du *Paris antique*.

M. Nibby, l'un des antiquaires les plus raisonnables de Rome, et qui est jeune encore, a déjà donné quatre noms différents, dans ses itinéraires et autres livres, aux trois colonnes du temple de Jupiter Stator que l'on voit au Forum. Aujourd'hui, en 1828, il appelle ce monument une *Græcostasis*. Il y voit un édifice élevé dès le temps du roi Pyrrhus pour la réception des ambassadeurs étrangers. A chaque nouveau nom, ce savant n'a pas manqué de déclarer qu'il fallait être fou ou imbécile pour ne pas reconnaître à la première vue dans ces colonnes la justesse de la dénomination nouvelle. Si l'on montre le moindre doute ici sur l'explication qui dans le moment est à la mode, la colère se peint sur toutes les figures. J'ai reconnu le *sentiment* qui, dans les pays du Midi, alume les bûchers de l'inquisition.

Il faut regarder les mots par lesquels on désigne les monuments anciens comme des noms propres qui ne prouvent rien. Un sot bègue ne peut-il pas s'appeler Chrysostome ?

Dès le temps de Tibère, Rome était comme ces endroits à la mode de l'ancien parc du père La Chaise, où la vanité du dix-neuvième siècle entasse des tombeaux. Toutes les belles places du mont Capitolin, du Forum, etc., étaient occupées, et la plupart consacrées par des temples. Un empereur, ou un riche citoyen, parvenait-il à acheter un petit coin de terrain vacant dans une rue à la mode, il en profitait bien vite pour élever

un monument par lequel il prétendait s'illustrer. Formés par les idées d'une république qui avait honoré par des monuments Horatius Coelès et tant de héros, les citoyens riches du siècle d'Auguste avaient horreur de l'oubli profond où ils allaient tomber dès le lendemain de leur mort. De là la pyramide de Cestius, qui n'était qu'un financier ; le tombeau de Cecilia Metella, femme du riche Crassus, etc., etc. Ces gens-là ont réussi, puisque moi, Allobroge, venu du fond du Nord, j'écris leurs noms, et que vous les lisez tant de siècles après eux. Un sentiment analogue a paru chez les papes qui avaient le cœur un peu au-dessus du vulgaire. Les arts sont perdus à Rome, parce que dorénavant ce qui occupera les hommes de ce caractère, ce sera le moyen de retarder le triomphe de Voltaire et des deux Chambres. Que ce pays existe avec ou sans les Chambres, tout annonce la chute des arts pendant le dix-neuvième siècle. Mais, au moyen d'une application ingénieuse de la machine à vapeur, tel Américain pourra nous livrer, pour six louis, une copie fort agréable d'un tableau de Raphaël.

Un pape fait placer ses armes sur le plus petit mur qu'il relève et jusque sur les bancs de bois peint dont il garnit les antichambres du Vatican ou du Quirinal. Cette vanité, bien pardonnable, maintient le culte des beaux-arts. C'est ainsi qu'au Jardin du Roi on inscrit le nom de l'amateur qui envoie un ours.

26 juin 1828. — Au milieu d'une discussion vive et passionnée, comme on en a dans ce pays-ci, un jeune artiste m'a dit fièrement : « Savez-vous bien, monsieur, que depuis l'âge de douze ans j'étudie Raphaël ? » J'ai pensé à part moi : Rien de plus vrai. Chaque semaine, pendant quatre heures, il a copié quelques figures de Raphaël ; cela fait deux cent huit heures